

Île à la dérive, avec chiens
Le Langue-à-langue des chiens de roche

Alexandre Lazaridès

Numéro 99 (2), 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/26107ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lazaridès, A. (2001). Compte rendu de [Île à la dérive, avec chiens : *Le Langue-à-langue des chiens de roche*]. *Jeu*, (99), 11-14.

Île à la dérive, avec chiens

Assister à la dernière pièce de Daniel Danis, c'est s'exposer à un déferlement de forces verbales telles, qu'on en sort violenté et vidé. Si le spectacle de tant d'écorchures et de souffrances ébranle les nerfs sans toucher véritablement, c'est peut-être parce que le texte se déploie dans un cadre d'action frappé d'inertie, les personnages s'épuisant à lutter contre des fantômes terrifiants pour eux et invisibles pour nous. Les choix de mise en scène de René Richard Cyr sont pour quelque chose dans ce grippage, en particulier la direction d'acteurs, trop hiératique et uniforme, encore que la prestation des acteurs soit de qualité, là n'est pas la question. Mais le texte lui-même laisse perplexe. Il subjugué par son souffle et ne manque pas de lasser, voire d'exaspérer par ses excès, par la disproportion entre les moyens et les fins. Ce qui était pensé comme audacieux par l'auteur se teinte pour nous d'étrangeté, voire de bizarrerie. Sur ce point, le titre donne le ton à ce qui sera longuement étalé dans le texte.

Le Langue-à-langue des chiens de roche

TEXTE DE DANIEL DANIS. MISE EN SCÈNE : RENE RICHARD CYR, ASSISTÉ DE NICOLAS ROLLIN ; SCÉNOGRAPHIE : FRANÇOIS VINCENT ; COSTUMES : MARIE-PIERRE FLEURY ; ÉCLAIRAGES : CLAUDE ACCOLAS ; MUSIQUE ORIGINALE : ALAIN DAUPHINAIS ; MAQUILLAGES ET COIFFURES : ANGELO BARSETTI. AVEC CATHERINE BONNEAU (MURIELLE), PIERRE COLLIN (LÉO), NORMAND D'AMOUR (COYOTE), PATRICK HIVON (CHARLES), MARIE-FRANCE LAMBERT (JOËLLE), JEAN-FRANÇOIS PICHETTE (SIMON), DOMINIQUE QUESNEL (DÉESSE), SÉBASTIEN RAJOTTE (NIKI) ET ISABELLE ROY (DJOUKIE). COPRODUCTION DU THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI ET DU THÉÂTRE FRANÇAIS DU CNA, PRÉSENTÉE AU THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI DU 10 JANVIER AU 3 FÉVRIER 2001.

Sublimation du fait divers

On est d'autant plus surpris par cette méprise que l'écriture de *Celle-là*¹ et de *Cendres de cailloux*² mariait étroitement rigueur et passion. La mémoire, identifiée à l'acte de raconter, y créait le drame par les seuls pouvoirs du verbe, et cette sorte d'autocréation avait été saluée comme le signe éblouissant d'une véritable écriture dramatique. Dans *Le Langue-à-langue des chiens de roche*, la mémoire narrative est employée de façon plus technique, plus calculée, et le charme n'opère plus. Comme si l'originalité, devenue trop consciente

de ses pouvoirs, avait tourné au procédé et s'exerçait à vide. L'effet global est davantage celui d'une addition hétéroclite de faits divers plutôt qu'une réelle cohérence dramatique (ce qui rappelle que la sublimation du fait divers semble être bien à la mode dans l'écriture théâtrale depuis quelques saisons). Métaphores et autres alliances de mots sonnent maintenant de façon forcée dans la bouche des personnages. Pour reprendre un de leurs termes, ils ne parlent pas, ils « parlent ». Les images ne servent pas en priorité l'action dramatique, mais l'effet, gratuit par définition. En voici un exemple : « Le jour vient journer toute sa durée et la nuit vient nuiter à son tour

1. Voir l'article de Patricia Belzil, « Un ruban plein de souvenirs », dans *Jeu* 66, 1993.1, p. 145-150.

2. Voir les articles de Patricia Belzil, « Le rituel de la vie », dans *Jeu* 70, 1994.1, p. 98-104, de Marie-Christine Lesage, « Archipels de mémoire. L'œuvre de Daniel Danis », dans *Jeu* 78, 1996.1, p. 79-89, et de Christian Saint-Pierre, « Quand la mort danse avec la vie », dans *Jeu* 97, 2000.4, p. 63-67.

pour démolir ce que le jour a fabriqué et les humains sont pris au cœur de cette chamaille éternelle. » Tous les personnages, sans distinction, tiennent ce genre de langage plus ou moins amphigourique qui devient parfois du charabia, tel que (c'est une adolescente de quinze ans qui parle) : « Que la bouche du vent me souffle par tous les orifices de mon corps jusqu'à ma caverne secrète, qu'elle dévoile mes œufs et les ensperme de sa bave brumeuse pour qu'enfin naisse en moi l'amour. » Peut-être que, par ce ton mythopoétique, Danis essaye de traiter la langue en musique, comme pure signification, pour donner figure à un monde d'avant le temps. Pourtant, l'île dans le Saint-Laurent qu'il a inventée pour y placer ses personnages est bel et bien infiltrée par la violence de l'histoire. Ces insulaires se souviennent du paradis terrestre dont ils ont été chassés et ne peuvent que refuser la vie telle qu'elle est. Comment habiter une île à la dérive – surtout quand il faut la partager avec des chiens ?

Il y a, par ailleurs, une surcharge qui provient de ce que chacun des personnages, et il y en a neuf, peut se réclamer d'un drame, déjà vécu ou encore à venir, dont il est le prisonnier solitaire, l'unique Robinson, bien que tous l'expriment dans le même langage lourdement imagé. Durant la pièce, pas moins de trois idylles naissent et se développent parallèlement, sur le modèle commun du rejet initial suivi de l'acceptation finale. On assistera aussi à deux tentatives de suicide au même endroit et par les mêmes moyens. À l'origine de toute cette tourmente, il y a eu le viol collectif de deux adolescentes amérindiennes en fugue, Joëlle et Déesse, par des Blancs. Toutes deux enceintes, elles sont chassées de la réserve par leurs pères et leurs frères. Déesse fera une fausse couche et Joëlle donnera naissance à une fille, Djoukie, à qui elle refusera obstinément de dévoiler l'identité de son géniteur, ce que l'enfant ne manque pas d'interpréter comme un sevrage affectif injustifié. Sa colère, toujours mal contenue, s'exprime par une agressivité verbale faite de sarcasmes hargneux mais lucides. Elle aide, malgré qu'elle en ait, sa mère et Déesse à tenir la seule station-service sur l'île où ont abouti, il y a longtemps, les deux femmes. Les infiltrations d'essence dans le sol provoquent quelques problèmes écologiques et municipaux qui tourneront court grâce au nouvel inspecteur de la ville, Simon, ex-militaire hypoglycémique (ses expériences de Casque bleu l'ont, de plus, gravement traumatisé) qui s'entiche de Joëlle. Elle se montre tout d'abord récalcitrante, ira jusqu'à le poignarder avant de s'abandonner à des sentiments plus accueillants.

Liées plus que sœurs depuis leur affreuse mésaventure, Joëlle et Déesse ont mené une vie de grande liberté sexuelle, par laquelle Joëlle entend se venger de tous ses compagnons de passage, alors que Déesse, bien que désinhibée au point d'en paraître animale (il est vrai qu'elle est rarement sobre), poursuit secrètement l'amour jamais oublié, rarement exprimé. Jusqu'à ce qu'elle rencontre Coyote, individu énigmatique et un peu ours, revêtu d'ailleurs de peaux et de fourrures, qui organise des « party rage pour la défonce » sur l'autre rive, à une heure en traversier. Soirées mal famées, dit-on, où circule une liqueur aphrodisiaque concoctée par Coyote. Lors de ces « soulageries » qui finissent en orgies (on y scande : « J'ai le goût des bons cieux, j'ai le goût des bons sexes »), les participants se déchargent de la violence meurtrière que leur vie étouffante d'« iliens » induit en eux, on ne sait trop pourquoi.



Le Langue-à-langue des chiens de roche de Daniel Danis, mis en scène par René Richard Cyr (Théâtre d'Aujourd'hui, 2001). Sur la photo : Dominique Quesnel, Jean-François Pichette et Normand D'Amour. Photo : Christian Desrochers.

Les accidentés du temps

Sur cette île, les chiens sont légion. Leurs hurlements, aboiements et jappements sont une toile de fond sonore qui fait partie de la vie de tous les insulaires. L'un d'entre eux, le vieux Léo Simard, en élève un grand nombre, deux cent quarante-six exactement. Les voisins ont porté plainte contre lui pour cause d'insalubrité (il donnera un chiot à l'inspecteur Simon pour qu'il ferme les yeux un certain temps). C'est aussi un veuf inconsolable ; bien élever ses fils est son grand souci, c'est-à-dire qu'il les met en garde contre les femmes. Le premier, Charles, est en libération conditionnelle ; mêlé à un trafic de drogue, il a fait deux ans de correctionnelle pour homicide involontaire. Ce n'était qu'un accident, raconte-t-il à Murielle, jeune pim-bêche tourmentée par sa virginité et qui consentira à se faire basculer par

lui dans le fossé, opération qu'elle jugera, une fois accomplie, plus brutale qu'elle ne l'imaginait. Cette naïve obtiendra du jeune homme un aveu d'amour après avoir exercé sur lui le chantage du suicide. L'autre fils, Niki, timide et un peu demeuré (les petites frappes de l'île le passent à tabac régulièrement), cherche à se rapprocher de Djoukie, mais celle-ci ne veut rien entendre des contacts humains, et encore moins des relations amoureuses. Le jeune homme parviendra à l'apprivoiser quelque peu et lui enseignera, dans une scène touchante, l'alphabet de l'amour. Ne sachant plus où elle en est, Djoukie tentera à son tour de se suicider en se jetant du haut d'une falaise, et c'est dans ces circonstances, on ne peut plus mélodramatiques, que Joëlle admettra enfin de lui dire son amour maternel et de lui révéler l'identité de son père – de ses pères. Enfin, pour faire bonne mesure, Niki sera tué par les « dealers » qui en veulent, en fait, à son frère et Djoukie le sera, peu après, par des fêtards d'un « party rage », pour des raisons obscures.

Viols, meurtres, tentatives de suicide, rejets, agressions verbales, dysfonctions familiales, et j'en passe, se croisent ainsi dans l'univers si particulier imaginé par Daniel Danis (et pauvrement desservi par la scénographie géométrique, tout en contreplaqué brunâtre et en angles, de François Vincent). Leur accumulation finit par ressembler à de l'invraisemblance, en dépit des détails d'un réalisme qui ne recule pas devant la crudité des mots ou des situations. Insultes et injures fusent au moindre accrochage et tiennent lieu d'explication. Mais il ne faudrait pas être dupe de ce comportement : sous leur brutalité, ces individus sont des tendres qui se retiennent, qu'on se le dise ! À examiner aussi de plus près la structure de la pièce, on se rend compte qu'elle est

fracturée en deux mondes : d'une part, les deux femmes et leur entourage, et, d'autre part, l'éleveur de chiens et ses deux fils. Le premier groupe évolue généralement côté cour, et le second côté jardin. Chacun des deux mondes possède sa thématique en soi défendable ; c'est la juxtaposition des deux qui finit par faire problème. L'idylle entre Djoukie et Niki est apparemment destinée à ressouder ces mondes (ce n'est sans doute pas hasard si ces deux prénoms riment), mais, tout comme pour Roméo et Juliette, à leur mort seulement, c'est-à-dire trop tard. Coyote est un autre lien entre eux, mais encore plus artificiel, puisqu'il ne fait que livrer à Simard des os pour ses chiens.

Le parallélisme entre le monde animal et le monde humain, l'auteur le tient pour si évident qu'il ne semble pas avoir pris la peine de l'imposer autrement que par la présence des animaux – et les jappements que s'adressent les personnages lorsqu'ils veulent coller au plus près de leur affectivité. Les chiens qui hurlent, c'est le cœur souffrant des êtres humains, « la vraie chienne de vie », comme dit Joëlle, ou bien la « grosse chienne sale puante » qu'est Déesse selon Djoukie. Et, au baisser du rideau, tous accroupis à quatre pattes, ils viendront aboyer vers l'« autre rive », c'est-à-dire la salle, de façon on ne peut moins amicale. Autre illustration : l'opération baptisée « langue-à-langue » (on en aura sans doute deviné le sens) fera l'objet d'une démonstration sur le vif entre Déesse et Coyote en présence de Niki dont ils veulent parachever l'éducation sexuelle. Coyote demandera ensuite à Déesse de montrer au garçon son « délicieux fossé ». Déesse s'exécute couchée sur le dos, ce qui tire de l'adolescent inexpérimenté cette exclamation à saveur augustinienne : « Et dire que les êtres sortent tous par ce fossé ! Quelle misère ! » Cet exhibitionnisme initiatique doit-il illustrer la vérité « naturelle » dont les animaux sont les dépositaires et que les humains ont oubliée ou reniée ? Le vieux Simard prétend même que ses chiens sont les « accidentés du temps [...] en contact avec l'invisible ». Autant dire : des messagers du sacré. Ce qui ne l'empêchera pas, à la fin, de les faire déguerpir à coups de fusil, par rancune contre ses deux fils trop aimés mais qui l'ont abandonné pour partir vers leur destin respectif. Bref, donnée pour centrale dès le titre, la symbolique des canidés est, à y regarder de près, une base fragile sur laquelle le drame des humains ne réussit guère à mordre. **J**

Le Langue-à-langue des chiens de roche de Daniel Danis (Théâtre d'Aujourd'hui, 2001). Sur la photo : Dominique Quesnel, Marie-France Lambert et Isabelle Roy. Photo : Christian Desrochers.

